

Regards de femmes: l'Andalousie du XIX^e siècle au «féminin francophone»

Montserrat Serrano Mañes

Universidad de Granada

mserrano@ugr.es

Resumen

En la relación de viajeros francófonos que hacen de Andalucía su destino preferido, las mujeres ocupan un lugar específico. Lugar de ensueño o cuajado de tipismo, «lejanía oriental» profundamente arraigada en la imagología francófona, transmitida por los «maîtres en écriture», las tierras meridionales de la Bética se convirtieron en el objeto de un discurso literario que forjó una representación canónica del pasado musulmán, siempre añorado. De la relación de la belga Juliette de Robersart, tamizada en su tradicionalismo viajero por aportaciones individualizantes, a la mirada cosmopolita de Maria Star, pasando por la francesa Marie-Noémi Cadiot, turista apresurada y fiel a los tópicos del género, o la suiza Mme de Gasparin, deudora del mito arábigo-andaluz, estas intrépidas mujeres se integran en un deseo común de alteridad y «dépaysement».

Palabras clave: Andalucía; escritoras; relatos; tópicos; exterritorialidad.

Abstract

Women have a specific place in the list of French-speaking travellers who take Andalucía as their favourite destination. A dream place or a place full of local colour, far off orientalism deeply rooted in the French-speaking imagery, passed on by the «maîtres en écriture», the Southern lands of the Bética region became the subject of a literary discourse which made up a canonic representation of the Muslim past, always longed for. From the work of the Belgian Juliette de Robersart, filtered by personal contributions in her traditional traveller style, to Maria Star's cosmopolitan approach, through the French Marie Noémi Cadiot, a hurried tourist who followed the topics of genre, or the Swiss Mme de Gasparin, influenced by the Arabic-Andalusian myth, these fearless women fit into a common desire of otherness and «dépaysement».

Key words: Andalusia, women travellers, stories, topics, exterritoriality.

L'éclosion de la mode du voyage en Espagne se produit au XIX^e siècle¹. Un voyage qui aura comme but ultime la «découverte» d'une région que les voyageurs romantiques français ont favorisée spécialement: l'Andalousie. Pendant longtemps, les terres de la Bétique sont devenues une destination incontournable pour les voyageurs français. Et qui dit voyageurs, dit «voyageuses». Car des femmes aussi, à l'esprit intrépide, cherchant soit –comme leurs camarades en littérature– le rêve andalou, soit –comme la plupart des touristes– une destination pleine de typisme bon marché, ont sillonné les chemins de cette région méridionale de l'Espagne, répondant à l'appel de l'étranger.

Appel, aussi, des clichés installés dans l'imaginaire francophone depuis le début du siècle, et transmis par les «maîtres en écriture»: ceux qui, comme Laborde, Mérimée, Gautier, Dumas, ont forgé un rêve andalou avec des couleurs littéraires qui se présentent comme des échos fiables d'un passé mythique musulman, toujours regretté². Les mots de Gautier dans son *Voyage en Espagne* donnent le ton: «Le génie de l'Orient y perce sous toutes les formes, et il est fâcheux peut-être qu'elle ne soit pas restée moresque ou mahométane» (Gautier, 1981: 44). Un Gautier qui, déjà à Irun, où tout est «blanchi à la chaux selon l'usage arabe» (Gautier, 1981: 44), entre en Afrique dès qu'il franchit Despeñaperros: «La Sierra Morena franchie, l'aspect du pays change totalement; c'est comme si l'on passait tout à coup de l'Europe à l'Afrique» (Gautier, 1981: 44). De la même façon, pour Dumas l'approche de Grenade se fait au sein d'un paysage on ne peut plus «africain»:

Nous avançons au sein d'une végétation africaine; aux deux côtés de la route nous laissons de gigantesques aloès et de monstrueux cactus. Au loin et de place en place, un palmier aux aigrettes immobiles semblait jaillir du milieu de la plaine, comme un enfant d'une autre terre oublié par les anciens conquérants de l'Andalousie (Dumas, 1989: 188).

C'est donc cette vision particulière de l'Andalousie qui s'impose. Il faut tenir compte du fait que la plupart de ces voyageurs n'ont pas les qualités littéraires de leurs prédécesseurs, et qu'ils essaient dans leurs récits, très souvent d'amateurs, de les émuler. Jean-René Aymes (2003: 266) souligne comment «la grande affaire pour ceux qui viennent ensuite et qui, parce qu'ils suivent la mode et manquent d'imagination, vont

¹«Pour de multiples raisons, l'Espagne est à la mode au cours du premier tiers du XIX^e siècle» (Aymes, 1983: 8). L'auteur signale entre autres les événements militaires de 1808, les réfugiés espagnols déferlant en France, l'intervention des Cent Mille Fils de Saint-Louis en 1823, la littérature critique libérale, etc.

² Roche (2003: 20) signale, à propos de l'utilisation des témoignages antérieurs par de nouveaux voyageurs, comment «Entre eux et leurs prédécesseurs se tisse un réseau, car ils se lisent, se copient, se corrigent, opposent leurs témoignages».

se contenter d'emboîter le pas à ceux qui les ont précédés va être de se démarquer de ceux-ci, un tant soit peu». Mais la réalité est tout autre : peu nombreux sont ceux qui y arriveront.

Littérairement, peu de voyageurs oseront, au fil des ans, changer l'angle de prise d'images, et les nombreux récits de tous ces disciples ne laisseront au lecteur qu'une impression de redite et de déjà lu dans les descriptions successives des villes-phares autochtones qui reviennent sans cesse.

Qu'en est-il des femmes? Car les femmes aussi ont osé entreprendre ce voyage périlleux, et bien que moins osées que les anglaises, des francophones, pour élargir la panoplie, ont aussi visité l'Andalousie. Ce n'est que sur certains cas que nous allons nous pencher, car ils nous permettront de suivre l'évolution d'une vision bien ancrée dans l'imaginaire français: Juliette de Roberst, Mme de Gasparin, Maria Star, Claude Vignon. Regards de femmes en voyage, donc, qui fixent les mêmes pôles référentiels, ceux qui se répètent tout au long du siècle³.

Le choix de ces quatre voyageuses peut paraître au premier abord aléatoire ; cependant, nous nous sommes penchée sur des personnalités qui, tout en ayant en commun leur goût pour transmettre leurs expériences par écrit, présentent d'autres traits communs : une tranche chronologique claire, qui embrasse la deuxième moitié déjà avancée du siècle, jusqu'à l'extrême fin du XIX^e, c'est-à-dire le troisième tiers du siècle. Elles représenteraient ainsi le reflet final de la vision dix-neuviémiste de l'Andalousie, les derniers feux, mordorés de féminité, du parcours andalous. D'autre part, le choix privilégie la francophonie «avant la lettre»: trois d'entre elles ayant comme origine des pays autres que la France –la Belgique, la Suisse, l'Italie–, la quatrième (Claude Vignon-Noémi Cadiot) faisant office de représentante de cette autre planète peut-être un peu trop oubliée du XIX^e siècle qui est celle des femmes-artistes.

S'il faut chercher l'originalité du récit de Juliette de Roberst hors des sentiers battus, celui de Noémi Cadiot montre comment l'acuité supposée du regard féminin n'est pas suffisante pour échapper à la condition de simple touriste. Celui de Mme de Gasparin montre l'emprise des topiques moresques, ainsi que le savoir littéraire. Finalement, Maria Star permet de voir comment le regard allogène du visiteur, quand il est teinté de cosmopolitisme, est capable de percevoir autrement l'appel de l'étranger⁴.

³ Même si leur perception de la réalité est déjà façonnée d'avance, l'expérience du regard personnel s'infiltré dans les récits. D'après Cogez (2004: 81), «S'il est une expérience à propos de laquelle la conscience du voyageur se trouve sollicitée, en particulier lorsqu'il a l'intention de faire de l'écriture une dimension supplémentaire de son périple, c'est évidemment celle du regard».

⁴ De fait, comme le signale Weber (2004: 379), «L'originalité du voyage ne dépend plus de son objet mais du regard porté sur lui ; en ce sens, les «impressions de voyage» sont une solution possible au problème que doit résoudre de manière urgente le récit de voyage scientifique. Celui-ci est archétypal de toute écriture du voyage au XIX^e siècle».

Suivant l'ordre chronologique, qui devrait nous offrir en même temps les possibles changements de perception qui se produisent tout au long de cette période, il convient de s'arrêter, dans une première étape de ce parcours itinérant, sur le récit de voyage de Juliette de Robersart, sans doute le nom féminin le plus connu de cet intervalle chronologique. De cette femme belge, nous ne savons à peu près que les quelques éléments que l'on peut relever dans son récit. Son cercle familial, ses rapports d'amitié avec l'écrivain Louis Veuillot ou avec Charlotte de Grammont, n'ont pas ici un intérêt spécial, si ce n'est celui qui est en rapport avec la publication d'un récit de voyage vraiment remarquable⁵. Car en effet, sa correspondance et son amitié avec Veuillot l'ont poussée sans doute à l'écriture. Pour ce qui est de Mme de Grammont, non seulement celle-ci a favorisé la publication de cette correspondance amicale-amoureuse, mais ce que nous lisons aujourd'hui comme un livre de voyage a été à l'origine un recueil de lettres –donc, en principe non destiné à la publication– adressées entre autres, et surtout, à l'amie de l'âme, Charlotte de Grammont, sa «chère aimée».

La comtesse de Robersart se rend en Espagne à deux reprises. Sa première visite date de 1863. Une aventure que peu de femmes ont encore osée entreprendre, car les dangers et les conditions inconfortables d'un tel parcours n'étaient pas appropriés pour une femme, qui de plus, n'était accompagnée que d'un valet et d'une servante. Son ami Veuillot eut l'idée de publier ce premier recueil de lettres en 1866; une deuxième publication, avec les lettres de sa dernière visite en 1876, apparaît en 1879.

Elle voyage en train, mais aussi en diligence et à cheval. Son premier séjour d'un mois à Séville nous montre ses liaisons familiales –la famille del Águila– et intellectuelles⁶. Elle fait son entrée en Andalousie, comme tous ceux et toutes celles qui l'ont précédée et ceux qui suivront, par Despeñaperros. Sa description et ses renvois à un passé dangereux n'échappent pas à ce que le lecteur attend d'un tel paysage. Unique touche personnelle⁷, la tache des oliviers pour une Belge qui les préfère en pot, et qui trouve que, «Au ciel près, la Belgique et l'Andalousie ont une grande ressemblance» (Robersart, 1879: 45):

⁵ Vid. à ce propos l'article de de la Torre Giménez (2006: 710-720).

⁶ Elle revient en Espagne en 1876, et maintient toujours une correspondance avec Charlotte de Grammont. Les deux voyages paraîtront dans l'édition de 1879: *Lettres d'Espagne, par la comtesse Juliette de Robersart*, Nouvelle édition, considérablement augmentée, Paris, Watelier libraire-éditeur; Lille, imprimerie Saint Augustin; Bruges, Desclée de Brouwer et Cie., 1879.

⁷ Il ne faut pas oublier que, de fait, tout a déjà été dit, et qu'il est très difficile d'échapper aux redites. Coge (2004: 17) formule cette difficulté en parlant de Gautier, modèle que suivent la plupart des voyageurs du XIX^e siècle: «Difficulté liée d'abord au fait que l'on peut être confronté à des réalités très différentes de celles qu'on a l'habitude de nommer, et difficulté aussi à trouver des formulations neuves pour ne pas répéter ce qu'ont déjà dit sur le même sujet les précédents voyageurs».

Le défilé de Despeña perros [sic] est ce que j'ai vu de plus remarquable jusqu'ici. Les montagnes de rochers s'entassent l'une sur l'autre, et forment une architecture gigantesque. La pierre est d'un rose baigné par le soleil, qui m'a rappelé Saint-Jean de Latran; un torrent mêle sa note grave à ce grave tableau. Les bandits, jadis, avaient choisi cet endroit pour repaire. On dit qu'il n'y en a plus; j'aime à ne pas le croire. D'ailleurs, les gendarmes garnissaient la route de distance en distance; ce n'était pas pour nous arrêter, à coup sûr.

[...]

La végétation change; voici le sud, presque l'Afrique. Les cactus et les aloès bordent la route; j'aime mieux l'aloès sous notre ciel gris, et triste prisonnier dans sa caisse; il est dépaysé dans son pays. Cette plante dégingandée et terne, compose une assez bonne harmonie avec l'olivier. L'olivier, gloire injuste et mal acquise, n'est qu'un saule poudreux dont toutes les feuilles semblent tachées d'huile (Roberst, 1879: 21).

Séville, peu pittoresque à son goût, est décrite avec minutie, et sa connaissance de la ville, après son long séjour, est empreinte de vérité. Mme de Roberst connaît bien les musées, les églises, la cathédrale, tous les monuments marquants de la capitale, mais aussi les us et coutumes de ses habitants. Ses descriptions, faites selon ses mots à la demande des récepteurs de ses lettres, reprennent les topiques tant entendus —«jolies mains, pieds petits», etc.—, et n'excluent pas son désir d'échapper aux répétitions descriptives topiques, visible dans les touches de vérité ajoutées aussi bien dans certaines descriptions que dans le récit des coutumes et des traditions andalouses:

On demande que je parle de la beauté des andalous; ils ont beaucoup d'élégance, leurs visages sont bruns, leurs traits nobles et mâles; leurs yeux admirables expriment aussi bien le sentiment le plus tendre et le plus chevaleresque que la plus sauvage énergie; ils sont grands et ont à cheval une grâce particulière; la force de leur constitution est telle, qu'ils n'ont besoin de presque aucune nourriture. Tu penses que se portant comme le Pont-Neuf, ne voyant jamais un nuage sur leur ciel bleu ils ne tombent point dans la mélancolie; ils sont connus pour leurs andalusiades, leurs improvisations, leurs rires, leurs chants, leurs guitares et leur amour du plaisir (Roberst, 1879: 73).

Le même projet descriptif est visible dans sa peinture des femmes⁸. Son séjour sévillan lui permet d'affiner ses perceptions qui s'éloignent ainsi du typisme caractéristique de tout voyageur francophone. C'est peut-être une excuse pour ses lecteurs que d'expliquer cela par les parentés avec son pays, car d'après elle, «Il y a du sang belge ici, beaucoup de familles viennent de cette source pure. Mes cousines d'abord, et bien d'autres» (Robersart, 1879: 57).

Ses approches montrent souvent, dans ce séjour sévillan, sa proximité réelle avec les référents: les descriptions des processions, des intérieurs de l'Hospital de la Caridad –«l'Hôpital, qui est magnifique, est tenu avec l'extrême propreté de la Belgique; les salles sont aérées et les malades sentent la rose» (Robersart, 1879: 44)–, des rues, des corridas –qu'elle trouve affreuses dans leur cruauté–, alternent avec les habitudes alimentaires, ou avec ses rapports avec des figures intellectuelles de l'époque: son amitié avec Fernán Caballero est citée dans ses deux voyages, le deuxième étant marqué par la tristesse de sa mort.

Le parcours des villes-phare de l'Espagne exotique la mènent de Séville à Cordoue, à Cadix, à Grenade. Mais elle visite aussi Jerez, Málaga, Ronda, Jaén. Une brève visite à Cordoue offre à ses lecteurs l'évocation des anciens Maures, ombre nocturne recherchée et attendue sous les orangers –«Je suis revenue m'asseoir dans la cour des orangers, oppressée et cherchant des yeux le bel Abencérage» (Robersart, 1879: 81)–, et dansant entre les colonnes, le souvenir des Mille et une Nuits. Les destinataires des lettres étant différents, Mme de Robersart se permet de jouer plus ou moins avec les clichés selon la lectrice à laquelle elle s'adresse⁹:

Telle que vous me voyez, Marie-Joseph, j'arrive de Cordoue. J'ai passé la nuit en chemin de fer. La cathédrale m'a confondu; c'est banal de dire que les Mille et une Nuits nous reviennent à l'esprit, mais c'est la vérité: trente-six nefes dans un sens, dix-neuf dans un autre, neuf-cent-soixante colonnes! On

⁸ Son séjour à Grenade lui sert d'excuse pour aller à l'encontre des topiques les plus courants: l'aspect des femmes, trait auquel elle ajoute des éléments descriptifs particuliers: «Je suppose que selon certaines traditions, tu te figures les Espagnoles toutes petites, noires et jaunes. Il y en a de très-grandes, la plupart ont un teint qui ne déparerait pas les plus fraîches Anglaises. Ce qui te surprendra plus encore, c'est leur talent de couture, elles travaillent en perfection.

On porte plus ici qu'à Séville la véritable mantille de soie garnie de hautes dentelles, mais elle tend à disparaître pour une autre sorte de mantille uniquement en dentelles et qui a de la grâce» (Robersart, 1879: 170).

⁹ La première, où elle évoque avec vérité sa brève visite nocturne, est adressée à Mlle Charlotte de Grammont le 30 avril 1863; la deuxième, datée du 2 mai et écrite à Cadix, s'adresse à une autre amie, Marie Joseph. Cependant, dans des lettres postérieures à Mlle De Grammont, elle reprend ses souvenirs de Cordoue, pour décrire à nouveau les orangers enivrants, «les colonnades qui entourent la célèbre mosquée» (Robersart, 1879: 93), le mihrab (Robersart, 1879: 94).

s'attend à rencontrer un Abencérage dans l'ombre de cette forêt. (Robersart, 1879: 89)

Cadix, en décadence économique, a droit aux mêmes envolées lyriques déployées par ses prédécesseurs: «Charmant nid d'Alcyon balancé sur les flots bleus, est rattaché au continent par des pampres et des lauriers roses» (Robersart, 1879: 90). Les visites religieuses, qui caractérisent le parcours de Mme de Robersart, se poursuivent dans cette ville, qui n'échappe pas aux souvenirs de la guerre, à la vue de la baie et du Trocadéro. Et, après avoir visité Gibraltar, Tétouan, Tanger, elle est mieux préparée que jamais pour voir partout, et décerner sans l'ombre d'un doute, les visages et les mœurs qui viennent tout droit des Maures¹⁰ —«Je comprends mieux le pays, et je reconnais les usages qui viennent d'eux» (Robersart, 1879:141). L'évocation de son parcours est un morceau de choix pour saisir dans son lyrisme, le danger tant cherché par les voyageurs, que seuls les plus intrépides retrouvent, et la sauvagerie du paysage. La vue de Ronda, après les périlleux passages de Gaucín à cheval, est l'apogée descriptif de ce long morceau de bravoure:

Après huit heures d'une marche ininterrompue, faite plutôt pour les chamois et les daims que pour les hommes, j'ai aperçu Ronda à l'horizon. J'étais ivre de fatigue, mais quel but digne de la route, quel nid d'aigle fièrement campé sur les deux rocs, bastions gigantesques de cette forteresse, et séparés l'un de l'autre par une déchirure de plusieurs centaines de pieds! Au fond coule un torrent; il rugit, il sort de ses ténèbres furieux, se roule de roc en roc, d'étage en étage, dans un dernier précipice, fumant et bondissant. Cela s'appelle *el Taxo*. Un pont, bâti à cet endroit, réunit la ville depuis une centaine d'années (Robersart, 1879: 146).

Puis, c'est le tour de Malaga —«c'est Marseille, malgré son Gibalfaro où je suis montée!» (Robersart, 1879: 167)—, mais c'est surtout dans la vision de Grenade que la répétition de clichés et de topiques arrive à son comble. La Vega, l'Alhambra, les Maures qui semblent toujours présents, le Sacromonte, tout y est. De longues descriptions, dont les touches personnelles —«C'est qu'il me reste à parler de la Cour des Lions, et j'aimerais autant être broyée dans la gueule de ces jolis monstres, qui ont des

¹⁰ L'exotisme recherché ne fait somme toute que renforcer les clichés. De fait, comme le souligne F. Lafarga (1994:176) à propos des voyageurs du XVIII^e siècle —et la tendance se maintient tout au long du XIX^e siècle—, «al tratar de exotismo, y sobre todo de exotismo oriental, parece como si en el caso de España los límites fueran todavía más imprecisos. No quiero decir que en la España del siglo XVIII se tuviera perfectamente asumido o asimilado lo oriental o parte de ello, *grosso modo* de Arabia para acá: D. Pelayo, las Navas de Tolosa e incluso la toma de Granada quedaban ya bastante lejos. Sin embargo, los musulmanes, los moros, formaban parte de la historia de España, de las luchas por la expansión hacia el sur de los nacientes reinos».

nez en nœud de cravate, tant cette description est difficile» (Robersart, 1879: 175)– ne peuvent pas éviter le sourire ironique du lecteur actuel. Comme le signale pertinemment W. Kryszewski (1994: 24), «Il s’ensuit que la littérature de voyage passe inéluctablement par un processus d’auto-observation et d’auto-contestation pour aboutir à des écrits qui ne relatent plus les découvertes, mais qui de par leur analytisme, ou leur auto-analytisme, fixent leurs limites, avouent leurs artifices, manipulent au second, voire au troisième degré leurs discours, leur rhétorique et leurs topoï». Des éléments, cependant, existent qui individualisent le récit, offrant une grande sensation de vécu: ainsi de la description de la Fête-Dieu, passée inaperçue pour tous les visiteurs, avec une place de Bibarrambla pleine de couleurs et ornée de ses «carocas»¹¹:

La place de Bibarrambla a des galeries factices, vertes, blanches, bleues, rouges, des lanternes de couleur, des bosquets avec des jets d’eau artificiels, et toute une galerie de tableaux religieux, crois-tu? Non vraiment, car ce sont des caricatures, qui représentent ici un homme auquel on arrache une dent, là des femmes prosternées devant une crinoline, ou un enfant avec des oreilles d’âne, etc. Toutes ne sont même pas aussi convenables. Le dessus des rues est tendu de toile grise; des tapis de brocart rouge garnissent les fenêtres. Les montagnards ont quitté leurs montagnes, toute la province, à pied, à dos de mules, à âne, à cheval, en voiture arrive depuis quelques jours; on couche dans les rues; l’Alaméda a des promeneurs toute la nuit. Mes fenêtres donnent sur cette charmante promenade (Robersart, 1879: 165).

C’est sa dernière étape andalouse, avant son départ en diligence pour Tolède, dans un voyage dangereux sur des routes sillonnées par le bandit «José María». Heureusement, bien avant cette visite à la ville de l’Alhambra et ces dernières craintes, elle a laissé son impression sur le peuple espagnol. Seulement, la question se pose de déterminer si cette idée personnelle est en rapport avec les différences –ce qui ferait d’elle une vraie femme-en-voyage–, ou bien avec les ressemblances qu’elle y trouve avec son pays d’origine:

L’Espagne est le plus beau pays du monde. Les Espagnols me paraissent des Belges tant ils ont d’urbanité et le fond solide et excellent, mais ma lyre est encore trop baignée des pleurs du départ de Séville pour qu’elle puisse chanter (Robersart, 1879: 88).

¹¹ La tradition, qui se maintient encore de nos jours, consiste à exposer sur cette place des dessins satiriques sur les événements sociaux et politiques de la ville les plus marquants de l’année.

Ainsi, l'inscription de l'identité exterritoriale du visiteur dans un contexte autre ne renvoie pas pour Juliette de Robersart à un espace socioculturel très différent du sien: il n'y a pas dans ce cas, à proprement parler, de mise à distance ou de substitution de l'objet regardant par l'objet regardé, mais plutôt une assimilation.

Mme Valérie Boissier de Gasparin publie *Espagne et Portugal* en 1886. Mais le voyage, cependant, s'effectue dans les années 60¹². Née à Genève, elle était la sœur de l'illustre botaniste Edmond Boissier¹³, et l'épouse du comte Agénor de Gasparin, journaliste français dont elle partageait l'idéologie, les principes religieux et le goût des voyages. Son mariage en fit une figure de la haute société parisienne, et ses mérites littéraires la lièrent d'amitié avec des figures telles que Victor Hugo ou Huysmans. Pendant longtemps parisienne d'adoption, et personnalité en vue de la capitale, elle retourne à Genève après la révolution de 1848, où elle se consacre aux œuvres de charité, ainsi qu'à la propagation de ses idées religieuses. Son luthéranisme acharné est aussi l'un des points les plus choquants du livre de voyages qui nous occupe, car elle laisse percer une intolérance religieuse qui cache et déforme la réalité. Ce côté religieux exagéré se retrouve notamment dans la première partie du récit: ses visites à Cordoue et Séville, surtout, sont marquées par des rappels à une sanglante Inquisition, à des rois d'une méchanceté et d'une ignorance sans bornes, aussi bien Ferdinand Ier, Saint Ferdinand, que les Rois Catholiques ou Charles V –doué, selon l'écrivaine, d'une «stupide indifférence» (Gasparin, 1886: 30). Éléments qui laissent entrevoir, en réalité, son radicalisme et sa propre ignorance, mais qui sans doute ont beaucoup plu à ses lecteurs français et suisses¹⁴.

¹² Le grand écart entre la date du voyage et sa rédaction confirme, si besoin en était, le décalage temporel exigé par ce genre de récits, exprimé pertinemment par Philippe Antoine (2000: 295): «Le Voyage est nécessairement enclos dans des limites spatio-temporelles qui conditionnent un trajet de lecture. Entre le départ et le retour prend place l'aventure du sujet et l'inventaire du monde restitués depuis une situation concrète de locution nécessairement postérieure aux faits».

¹³ Considéré comme le père de la botanique andalouse, il répertoria de nouvelles espèces de la Sierra Nevada. *Voyage botanique dans le Midi de l'Espagne* (1837) recueille son voyage, ainsi que ses descriptions botaniques et ses découvertes, réalisées lors de son premier voyage en Andalousie. Son séjour à Grenade fut particulièrement long, et sa sœur se souvient dans le récit qui nous occupe de la mort de sa belle-soeur pendant cette période grenadine.

¹⁴ C'est la fabrication et l'amplification d'un passé lugubre, qui plane toujours, par exemple, sur la ville de Séville: «Une fabrique de tabac assied par delà sa lourde masse. Après, vient le cimetière de Saint-Sébastien. –Dans le désert qui l'avoisine, se dressait jadis le monument de la très sacrée inquisition, le *Quemadero* d'horrible mémoire: bloc en maçonnerie, sur lequel s'entassaient les fagots; échafaud permanent où les gardiens de la foi faisaient fumer la chair humaine.

Vous pouvez m'en croire, les orangers qui étendent leur feuillage sur la Vega produisent un effet étrange, rapprochés de ce lugubre passé. Il semble qu'en une place ainsi contaminée, ni les fleurs ne sauraient éclore ni le printemps s'épanouir» (Gasparin, 1886: 115)

La ville de Cordoue, sa Cathédrale-Mosquée, son Alcazar, lui permettent de développer tous les poncifs de l'époque sur l'Espagne mauresque¹⁵. La description minutieuse de ce monument est tissée d'images poétiques dans lesquelles elle déploie sans entraves son imagination. Tout un univers évanoui dans les ombres de l'histoire et du mythe revient avec force hanter les murs d'une architecture fidèle:

Devinez-vous, dans la nuit des perspectives, suivez-vous, parmi les fûts légers, la robe des imams et leur turban pâle? Avez-vous surpris le pas furtif des femmes, ployées dans leur blanc linceul? Le murmure des récitateurs du Koran vient-il bercer votre oreille entendez-vous la mystérieuse mélodie des croyants prosternés, leur visage tourné vers l'Orient? (Gasparin, 1886: 28-29).

Comme ses prédécesseurs romantiques, Mme de Gasparin impose dans ses pages l'image d'un pays ancré historiquement dans le passé, et reprenant les topiques, amplifie le souvenir de l'Espagne moresque jusqu'à l'exaspération¹⁶. *Les Mille et une Nuits* sont plusieurs fois évoquées, pour faire «comprendre» au lecteur l'orientalisme qui imprègne ce qu'elle voit:

Quand de telles broderies étincellent; quand les lignes d'or, quand les fils d'argent se mêlent, se croisent, résolvent en se jouant les plus ardues problèmes de géométrie; lorsque les guipures, les couleurs, les formes et les rayons jettent ainsi leur éblouissement, on croit avoir rebroussé chemin vers le siècle des kalifes, et que le génie de la Lampe a ressuscité le palais d'Aladin (Gasparin, 1886: 31).

Rien n'est aussi noir ni aussi sanglant dans cette ville que l'Alcazar, «ce monument des atrocités humaines» (Gasparin, 1886: 37) où l'Inquisition est toujours présente, de même que l'image idéalisée du Maure. La légende noire, la mémoire des guerres napoléoniennes et certains récits des proscrits français, spécialement ceux confinés dans les pontons de Cadix, ont contribué à créer une image atroce des terres ibériques que l'auteure reconstitue à travers ces souvenirs sanglants. Rien d'étonnant, après tout, que l'Orient ne soit pas mort, qu'il survive dans les monuments comme dans les types humains: «Du reste, l'Orient n'est pas mort. Le marchand a gardé

¹⁵ Topiques et poncifs mis en place très tôt, et que tous les visiteurs cherchent, car «La véritable Espagne, selon le critère des voyageurs romantiques, est donc andalouse, c'est-à-dire semi-africaine. D'où l'exclusion, totale ou partielle, des trois quarts du territoire national» (Aymes, 1983: 16).

¹⁶ «Car l'hispanophilie alors en vogue dans les milieux intellectuels français regorge de jugements à l'emporte-pièce et cultive un exotisme à bon marché, sur fond de malentendus historiques qui vont faire long feu» (Mandopoulos, 2002: III).

l'indifférence arabe. Digne, grave, impassible, il ne tient guère à vendre et se dérange peu pour vous servir» (Gasparin, 1886: 41).

Son regard, sans doute, est trop porté par un zèle religieux protestant qui devient visible à chaque pas, les descriptions lyriques étant toujours entrecoupées de commentaires négatifs sur l'Espagne et la religion du pays visité. C'est ce qui arrive dans ses descriptions de Séville, notamment de la cathédrale, de laquelle elle ne peut pas, cependant, éliminer «certaines» beautés, en la pourfendant en même temps de dures critiques (Gasparin, 1886: 74-73)¹⁷. Heureusement, des éléments tels que la Puerta del Perdón gardent une saveur orientale –«sentez-vous l'impression du silence, l'Orient vous a-t-il ressaisi?» (Gasparin, 1886: 73). C'est que Séville ne garde pas assez le typisme de Cordoue, sa ville préférée. C'est là une caractéristique propre, une touche personnelle, étant donné que la norme viatique du siècle accorde à cette ville des valeurs toujours négatives. Malaga, avec son cimetière protestant, acquiert à ses yeux une valeur spéciale, quoique l'Alameda lui déplaise, car selon elle, «ce n'est pas pour voir des ormeaux que nous sommes venus en Espagne» (Gasparin, 1886: 167). Et cette espèce d'exclamation injonctive révèle, somme toute, l'horizon viatique recherché et attendu par ces voyageurs: les relents d'une Afrique –«cette Afrique pressentie» (Gasparin, 1886: 167)– qu'ils se croient dans le devoir et dans l'obligation de trouver dans cet Orient désorienté qu'est pour eux l'Andalousie.

De topique en topique, nous allons nous arrêter sur une autre des caractéristiques de ce récit de voyage: la place du descriptif, verbalisé avec un lyrisme qui surprend par sa richesse. Les intérieurs des monuments –la Mosquée-Cathédrale de Cordoue (Gasparin, 1886: 32), la cathédrale de Séville, l'Alhambra, les paysages, les personnages mêmes qui campent au milieu de ces espaces, sont d'une profusion descriptive étonnante. Le tout, assaisonné de digressions historiques et de transcriptions de légendes, évidemment du temps des occupants Maures. Ces Maures dont les ombres continuent de hanter les lieux, comme dans les bois de l'Alhambra:

On entrevoyait, derrière le rideau tremblant des feuilles nouvelles, ce profil vigoureux, plus digne d'une prison que d'un palais, si bien arabe, le front triste, toutes les splendeurs en dedans! –Et l'on croyait voir passer de longues robes soyeuses, le turban jeter l'éclat fugitif de sa blancheur, quelque cimenterre briller comme l'éclair (Gasparin, 1886: 189).

¹⁷ De fait, on peut appliquer à Mme de Gasparin les réflexions de Manuel Bruña (2007: 21) sur un voyageur antérieur, A. de Latour. Mme de Gasparin introduit dans son ouvrage des transcriptions de légendes, des épisodes historiques et pseudo-historiques, des *romances*. Le changement idéologique ne fait que souligner la pertinence de l'observation, que l'on peut ainsi faire entrer dans une vérité générale: «Sevilla y las otras ciudades visitadas son para Latour, antes que nada, un pretexto para poder ensartar comentarios literarios y extractos de obras de los siglos XVI y XVII. Sobre todo, como ocurre en cualquier obra, sobrevuela una cierta ideología».

L'ampleur du descriptif tient de l'hypertrophie. Les paysages et les forêts baignent toujours dans un lyrisme parfois exacerbé. La Nature a de l'architecture, et celle-ci se confond avec la Nature. Les figurations végétales de la Mosquée-Cathédrale comme de l'Alhambra sont portées à leur comble, et se déploient à l'infini, pour rejoindre de cette façon, dans l'esprit de l'auteure, la conceptualisation arabe. Ainsi, de la description de l'intérieur de la mosquée de Cordoue:

Il y a devant vous des places ténébreuses, comme dans les forêts inviolées; il en est de rayonnantes, comme aux éclaircies qu'a taillées la hache du bûcheron. Tout ainsi que le sapin ruisselle de lumière au fond des fourrés lorsqu'une flèche de feu, perçant les dômes des verdure, a touché son fût lisse et blanc; ici, tel dard qui flamboie atteint le tronc de marbre, et la radieuse fusée, après qu'elle a sur son passage allumé le porphyre ou le granit, glisse sur le sol pour se prolonger à l'infini, parmi les ténèbres qu'elle raye de son éclair (Gasparin, 1886: 32).

C'est par là que Mme de Gasparin, tout en refaisant les mêmes trajets des voyageurs précédents, tient à se singulariser et à s'écarter des récits précédents. De cette façon, à la variété des transports pour visiter tous ces lieux –le cheval, la diligence, le bateau, le chemin de fer–, à la description minutieuse des monuments et des villes, elle ajoute un côté littéraire et historique qui lui est propre et qui devait la différencier non seulement des touristes, mais surtout des guides les plus connus de l'époque, les guides Jouanne: «Vous le savez, je n'écris pas un itinéraire. M. Joanne, cet homme qui sait tout, qui voit tout, qui a tout dit, s'en est chargé pour moi» (Gasparin, 1886: 278).

Quelle est la «posture» de ces visiteurs –femmes ou non– qui parcourent non pas calmement, mais en coup de vent la Péninsule, et qui donnent dans leurs récits leurs impressions de voyage? Prenons l'exemple de Claude Vignon. Sous ce pseudonyme se cache Marie-Noémie Cadiot, artiste sculpteur, journaliste et écrivaine. Assez connue et appréciée de son temps, ses écrits sont imprégnés de militantisme féministe ainsi que de réalisme balzacien. Mais son récit de voyage *Vingt jours en Espagne*, rédigé au masculin, laisse percevoir déjà dans son titre la touriste¹⁸ pressée qu'elle fut au début des années 80. Son regard ne fait que chercher les mêmes éléments que l'on trouve chez ses prédécesseurs: monuments, coutumes, personnages, etc. Elle privilégie volontiers les tons sombres, et laisse entrevoir son mépris pour tout ce qu'elle remarque comme non adapté aux idées reçues.

¹⁸ Le terme, on le sait, est un anglicisme et la figure du «touriste», telle qu'elle s'épanouira au long du XIX^e siècle, a été mise au premier plan de l'écriture itinérante par Stendhal en 1830. Mais, n'oublions pas son apparition littéraire sous la plume de Chateaubriand, dans *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*: le voyageur anglais –«l'Anglais»– qui, déguisé en arabe, l'a précédé dans son périple oriental.

Les visites obligées de Séville, où elle retrouve, enthousiasmée, les topiques établis, Grenade avec son Alhambra, Cordoue et la Mosquée-Cathédrale: les villes habituelles, les monuments rituels, perçus parfois avec un certain désappointement –Grenade, hors l’Alhambra, n’a aucun intérêt; Cordoue commence à sortir de sa torpeur; Séville est une énumération des lieux visités, des réalités dont il faut absolument témoigner: danses typiques, corridas, fêtes... Il en est de même avec les types bien racés. Le charme qu’elle trouve à la vue des Andalous et des Andalouses ne provient pas tant de ce qu’elle voit réellement, mais du fait que cette vue s’accommode de sa mémoire littéraire et respecte parfaitement un discours préconstruit. Les nouveautés, par contre, la gênent vivement:

Oui, elles sont jolies, les Sévillanes, et les voyageurs qui nous ont dépeint leurs yeux de velours et leurs pieds finement chaussés ne nous ont point menti. Les Sévillans aussi, sont beaux et bien campés, sous leur grand chapeau de feutre avec leur pantalon collant, leur veste courte et leur ceinture roulée autour du corps. –Je parle des hommes du peuple, des artisans, s’entend, car les *caballeros* à Séville, comme partout en Espagne, ressemblent à des Bordelais (Vignon, 1885: 32).

Mais rien ne montre mieux cette imperméabilité à une possible communication interculturelle que les derniers mots de son récit, dans lesquels se fait définitivement jour une incapacité foncière à accepter un espace socio-culturel différent¹⁹: «Ma foi! Oui, c’est un beau pays que la France!...même quand on revient de Suisse et d’Italie; surtout quand on revient d’Espagne!» (Vignon, 1885: 65). Soixante-cinq pages pour relater un parcours réalisé à bride abattue, si l’on peut dire, et dont le temps d’un éclair –vingt jours– elle a cherché à trouver, apparemment, les clichés livresques.

La dernière femme-en-voyage que nous voulons aborder est Maria Star, dont le cosmopolitisme fait déjà surface dans le nom. Pseudonyme de Ernesta de Hierschel de Minerbi, appartenant à une famille juive noble de Trieste, Maria Star était mariée à un joaillier de renom, Louis Stern, et avait un salon rue du faubourg Saint-Honoré où se retrouvaient toutes les personnalités de la Belle Époque. À côté de comédies et de nombreux romans, elle publia plusieurs récits de voyage, dont *Impressions d’Espagne* en 1900. À la lisière donc du nouveau siècle, Maria Star réalise son voyage de plaisance en Espagne en 1899, par le train, et elle donne à son récit la forme d’un journal intime. Les étapes de ce périple ne varient guère de celles des voyageurs qui l’ont accompli avant elle, tout au long du XIX^e siècle. Pour ce qui est de l’Andalousie, donc, elle parcourt les mêmes pôles référentiels: Cordoue, Séville, Cadix, Grenade,

¹⁹ On peut lui appliquer la réflexion de Roche (2003: 20), pour qui «Les voyageurs raffermissent leur personnalité en se déplaçant».

plus les écarts de rigueur: Algésiras, Ronda, les escapades à Gibraltar et à Alger. Dumas et tant d'autres ont imposé les bornes il y a bien longtemps. Le regard de Maria Star est cependant moderne. Non seulement les photographies qui accompagnent le texte font corps avec son récit, occupant une place considérable et prenant le relais du voyageur-regardant, mais son approche de cette altérité exterritoriale semble plus fraîche:

Du haut d'une des nombreuses tours arabes qui sont le charme royal de Grenade, nous découvrons la ville alanguie à nos pieds. Car l'heure s'avancait et sur les «sierras», le soleil disparaissait derrière un voile de pourpre, incendiant de ses derniers rayons la campagne et la ville. Grenade, l'Alhambra, ses tours crénelées, la campagne d'alentour, les «sierras» qui l'encerclent, ce globe de feu qui disparaissait lentement, comme à regret, l'émotion de l'heure, tout cet ensemble que j'ai vécu, me laisse au cœur une sensation inoubliable que j'essaie vainement de confier à la plume.

Il y a dans la vie des minutes fugitives qu'on n'oublie point et qui vous laissent l'impression, si rare en ce monde, de la joie complète, celle où la nature, l'art et les souvenirs du passé se mêlent pour se fondre dans l'histoire de notre propre cœur (Star, 1900: 140-141).

La saveur magique de Cadix, ville dont la courte visite lui laisse un souvenir inoubliable –«La transparence de ce ciel était inouïe malgré l'heure tardive, et la brise de mer était si douce que j'aurais voulu prolonger cette minute exquise et passer la nuit à la belle étoile» (Star, 1900: 146)–, les gens de Séville lui inspirent des descriptions qui rappellent cependant des récits antérieurs, ceux des voyageurs qui en plein XIX^e siècle ont construit l'imagologie de l'Andalousie; mais les renvois à d'autres réalités, exterritoriales elles aussi, leur donnent une nouvelle vie, et confèrent à l'univers perçu une autre dimension référentielle:

Les jeunes Andalouses ont une démarche souple, langoureuse, avec des regards de flammes, que leurs paupières soudain abaissées éteignent aussitôt. Elles savent jouer de l'oeil comme de l'éventail. Coquettes à l'excès, elles se promènent toujours nu-tête, tout comme les Vénitiennes du peuple, admirablement coiffées, avec des fleurs naturelles piquées dans leurs cheveux dès le matin. Leurs haillons sont propres, et, malgré l'abus de la mendicité dans les rues de Séville, on a de la peine à se fâcher de l'insistance des mendiants, car leur manière de quémander est pleine de grâce:

-Una perrita, señorita de mi alma, una perrita? (Star, 1900: 38)²⁰.

De fait, on distingue dans son récit une conception du voyage différente à celle des voyageurs qui ne cherchaient qu'à retrouver les topiques annoncés par les «maîtres en voyage», en même temps que les commodités et les coutumes du pays d'origine. Star est plus qu'une touriste, figure qui court les routes de l'Andalousie ou qui la traverse à l'allure imposée par le train depuis les années 60. Ses propos dévoilent qu'elle est une voyageuse dans le sens le plus noble du terme:

Il me semble que la philosophie du voyage est de savoir s'adapter aux coutumes, aux mets et aux boissons du pays; vouloir les transporter ailleurs ou importer ses habitudes, est presque une erreur, presque une imprudence (Star, 1900: 49).

C'est ainsi que finalement, face au désir de retrouver les rivages connus, qui cache à peine le mépris de l'autre, de l'inconnu, comme chez Vignon, face à la recherche des différences, malgré l'intégration des topiques en place, comme chez Mme de Robersart, ou à l'imprégnation religieuse et aux relents d'un typisme qui renvoie tout droit à un passé mythique musulman, comme chez Mme de Gasparin, nous retrouvons finalement l'admiration et la volonté de dépaysement comme seul moyen de comprendre l'autre chez Maria Star.

Du récit de Mme de Robersart nous voyons surgir une image de l'Andalousie en parfait accord avec les visions traditionnelles, ainsi qu'une certaine approche de la réalité plus familière; ce qui n'exclut pas la transmission de clichés bien avérés et attendus par ses lecteurs, ni la marque de ses goûts personnels. Le décalage entre le vécu et l'écrit, chez Mme de Gasparin, laisse transpercer ce qu'il y a de «remodelage» lorsqu'on transcrit des souvenirs. Dans son long récit, son idéologie religieuse prend le dessus, enveloppant son image de l'Espagne et de l'Andalousie dans le noir linceul d'une histoire faussée, obsédante dans ses topiques surfaits. Claude Vignon, pseudonyme de Marie-Noémie Cadot, représente le visiteur-touriste pressé, c'est-à-dire l'acteur du voyage d'agrément, soumis souvent aux impératifs du temps et des truismes inéludables, alors que Maria Star revitalise dans son récit la figure du «vrai» voyageur, sans pour cela faire fi des traditions viatiques antérieures.

Somme toute, si du milieu jusqu'à la fin du siècle, hommes et femmes, voyageurs ou simples touristes, tous les visiteurs transmettent dans leurs écrits viatiques une imagologie commune, qui reflète une altérité exterritoriale perçue ou imaginée,

²⁰ On peut considérer la correcte transcription de la phrase comme une originalité de plus de l'auteure. Aymes (1991: 61-70) a établi une typologie des confusions et des altérations communes dans les récits de quelques voyageurs du XIX^e siècle, que l'on peut généraliser et transposer aux ouvrages qui nous occupent. Le manque d'intérêt pour la langue, l'ignorance de la syntaxe, etc., révéleraient, en fait, le désir de surprise et de séduction des lecteurs.

nous pouvons constater comment cette optique est parfois relativisée par certaines relations de femmes. Leur position dans un espace circonscrit, leur attitude morale ou idéologique, permettent ainsi à ces voyageuses d'établir un lien entre des stratégies individuelles et des représentations collectives.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANTOINE, Philippe (2000): *Les récits de voyage de Chateaubriand*. Paris, Honoré Champion.
- AYMES, Jean-René (1983): *L'Espagne romantique (Témoignages de voyageurs français)*. Paris, A.M. Métailié.
- AYMES, Jean-René (1991): «Doce viajeros franceses ante la irreductible hispanidad idiomática», in Ma^a Luisa Donaire y Francisco Lafarga (eds.), *Traducción y adaptación cultural: España-Francia*, Oviedo, Universidad de Oviedo, 61-77.
- AYMES, Jean-René (2003): *Voir, comparer, comprendre*. Paris, Presses Universitaires Sorbonne.
- BRUÑA, Manuel (2007): «La ciudad como pretexto: Sevilla según Antoine de Latour», in José M. Oliver, Clara Curell, Cristina G. Uriarte y Berta Pico (eds.), *Escrituras y reescrituras del viaje. Miradas plurales a través del tiempo y las culturas*, Berna, Peter Lang, 89-102.
- COGEZ, Gérard (2004): *Les écrivains voyageurs au XX^e siècle*. Paris, Seuil.
- DUMAS, Alexandre (1848): *Itinéraire de Paris à Cadix*. Paris, François Bourin, 1989.
- GASPARIN, Valérie Boissier (1886): *Espagne et Portugal*. Paris, C. Lévy.
- GAUTIER, Théophile (1843): *Voyage en Espagne*. Paris, Gallimard, 1981.
- KRYSINSKI, Vladimir (1994): «Voyages modernes et post-modernes: mythe ou réalité des déplacements cognitifs», in György Tverdota (ed.), *Écrire le voyage*. Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne Nouvelle, 23-33.
- LAFARGA, Francisco (1994): «Territorios de lo exótico en las letras españolas del siglo XVIII». *Anales de Literatura Española*, 10, 173-192.
- MANDOPOULOS, Béatrice (2002): «España es diferente», in B. Mandopoulos (ed.), *Espagne. Ombre et lumière*. Paris, Omnibus.
- ROBERSART, Juliette de (1879): *Lettres d'Espagne*. Paris, Victor Palmé.
- ROCHE, Daniel (2003): *Humeurs vagabondes*. Paris, Fayard.
- STAR, Maria (1900): *Impressions d'Espagne*. Paris, Société d'Éditions littéraires et artistiques, Librairie Paul Ollendorf.
- TORRE GIMÉNEZ, Estrella de la (2006): «Nuestro patrimonio cultural analizado por una viajera del siglo XIX: Juliette de Robersart», in Manuel Bruña Cuevas *et al.* (eds.), *La cultura del otro: español en Francia, francés en España*. Sevilla, APFUE-SHF-Departamento de Filología Francesa de la Universidad de Sevilla, 710-720.

VIGNON, Claude (1885): *Vingt jours en Espagne*. Paris, Calman-Lévy.

WEBER, Anne-Gaëlle (2004): *A beau mentir qui vient de loin*. Paris, Honoré Champion.